

Magali Mouret

## De la « petite Annie » à la « grande Ernaux » L'évolution de la critique, des *Armoires vides* à *Passion simple* (1974-1992)

Après avoir longuement hésité sur le choix du titre, nous avons retenu celui-ci qui nous semble bien stigmatiser les deux pôles entre lesquels oscille notre auteure ; cependant, l'orientation des prépositions « de »... « à »...pourrait suggérer une nécessaire amélioration dans les rapports d'Annie ERNAUX avec la critique, ainsi qu'une accession à la reconnaissance et à un statut. Or, bien que l'écrivaine appartienne aujourd'hui au cercle d'élite des auteurs publiant chez Gallimard, cela n'est pas si simple et elle continue, malgré un large consensus, à drainer une part de critique peu amène envers elle. Annie ERNAUX a sans doute gagné la célébrité, mais l'acceptation de ses pairs et du milieu littéraire en général est un autre problème.

En mettant nos pas sur les traces d'un parcours plus chaotique que linéaire, nous interrogerons d'une part l'empreinte de son oeuvre dans la critique, d'autre part les interactions en amont avec le processus d'écriture de l'oeuvre dans la durée, en aval avec la réception. En effet, la posture de lutte pour la reconnaissance, tout comme celle de recherche ostensible des marges et du non-conformisme, peuvent interférer dans le dialogue qu'un auteur noue avec son lectorat. Sans compter que ces postures d'apparence contraire relèvent toutes les deux d'une même logique : on n'appartient pas au cercle recherché, dès lors on peut soit créer des valeurs contrastives en une contre-religion littéraire, soit oeuvrer pour pénétrer le cercle attirant.

A y regarder de près, les premières critiques se caractérisent par une telle causticité, une telle véhémence ressort parfois des propos tenus sur ses oeuvres que le titre « Annie ERNAUX, la critique et le mépris » aurait également pu trouver sa justification pour cet article.

En étudiant le parcours d'obstacle de l'écrivain femme, une image de métamorphose nous a paru correspondre aux nécessités de la situation. Ainsi, pour instaurer un discours sans brouillage entre elle et son lectorat, l'auteure doit selon toute apparence sortir de la gangue féminine et la briser pour parvenir au statut neutre d'écrivain asexué.

Ajoutons qu'en optant pour l'écriture de soi, Annie ERNAUX s'est affrontée à un obstacle redoublé : être femme, écrire dans le genre autobiographique, deux dimensions à un problème de crédibilité et plus largement de valeur dans le monde des lettres. En perspective et ligne de tension, certes la mise en question de la littérarité de l'oeuvre mais aussi l'interrogation sur la dignité de l'écrivain.

Ces questions nous ont amenée à nous intéresser de près au dossier de presse que Gallimard a constitué, sous l'égide de l'attachée Liliane Phan. A l'issue de la

consultation des classeurs qui le composent, nous sommes à même de proposer un état des lieux des angles critiques, de leurs constantes et de leur évolution. Il nous a paru approprié de ne pas mettre au ban une critique que d'aucuns jugeraient insignifiante sur le plan de son rayonnement limité. Notre attention a été essentiellement attirée par la vivacité des réactions comme symptôme d'une oeuvre vivante bousculant l'ordre en place.

Nous n'opérerons pas de généralisation mais nous espérons apporter un éclairage pertinent sur l'entrée en scène d'une auteure face aux critiques, et la possibilité d'une émancipation de son étiquetage initial. La réception de *Passion simple* nous fournira à cet égard un éclairage intéressant. L'essentiel de notre étude porte sur les années 1974 à 1992, durant lesquelles, outre les oeuvres citées en titre, trois nouveaux livres ont vu le jour : *Ce qu'ils disent ou rien* (1977), *La Femme gelée* (1981), *Une femme* (1989). Nous ne nous interdirons cependant pas de compléter la perspective en fin d'article par la réflexion que nous livre Annie ERNAUX sur son expérience d'écriture en 2003 avec *L'Écriture comme un couteau*, publié chez Stock.

\*

Il va de soi pour notre auteure que la bascule de plus en plus nette vers le genre autobiographique, sans les fards de la fiction, participe du regard suspicieux et inquisiteur porté sur elle. Nous intégrerons donc cette problématique à notre étude, mais toujours en nous posant la question d'une spécificité du regard porté sur le récit de vie *au féminin*.

En approfondissant le questionnement, nous pourrions nous demander dans quelle mesure la réaction polémique n'est pas induite par les choix mêmes de l'oeuvre, voire par une certaine provocation, et dans quelle mesure elle échappe à l'auteure.

Nous analyserons tout d'abord, dans une première confrontation de l'auteure à la critique, le discours infantilisant qui décrédibilise ; puis nous montrerons comment une critique de l'utilité prend le pas sur la critique des beautés. Ensuite, nous envisagerons les méandres d'un malaise critique face à l'écrivain Annie ERNAUX, en sondant la stylistique de la prose critique : virulence, critique agressive du « rentre-dedans » d'un côté ; perplexité, gêne, silence de l'autre. Enfin, nous essaierons d'atteindre la voix au-dessus des autres, en présentant le point de vue de l'auteure, et sa stratégie pour dépasser les petites voix outrées et blessantes de la critique.

\*

## 1 - Première confrontation

Quand la critique envisage une oeuvre d'Annie ERNAUX, généralement sa perspective est infléchie par l'identité féminine de l'auteure. Or cette inflexion bascule parfois d'une opinion masculine misogyne à un jugement paternaliste qui s'autorise alors avec une légitimité douteuse un ton de conseil ou d'admonestation. La parole adopte en ce cas une attitude moralisatrice déplacée.

### 1- 1. Un discours infantilisant

Le discours critique s'arroge un regard surplombant, de maîtrise dans le discernement qui peut s'accompagner d'un ton de bienveillance néanmoins

subversif. Ainsi l'apparence indulgente et magnanime d'une remarque se révèle bien souvent la trace d'une minoration de l'aura de l'oeuvre. Une telle dépréciation repose sur deux phénomènes essentiels : le premier allant de la maladresse à l'irrespect à l'égard de l'auteure et de son oeuvre, le second considérant l'oeuvre dans une optique de progrès à venir.

### *L'irrespect, la maladresse*

Le commentaire peut se révéler comme ici laconique, tendant à la litote : « Ne révolutionnera (pas) l'histoire de la littérature mais juste témoignage d'un monde déjà défunt<sup>1</sup> » ou encore plus prolixe dans la mise à distance ironique et insolente :

Je ne connais pas Annie ERNAUX mais l'on m'a assuré qu'elle était charmante. Si je n'en doute pas, je devine que le mot ne doit pas lui plaire. Je souhaite pourtant, si je la rencontre un jour, la trouver moins triste, moins brutale, moins exaspérée que l'héroïne de son roman.

Et si c'était elle ? ce doute me laisse rêveur<sup>2</sup>.

Notons ici la substitution du charme poétique de l'Auteur allégorisé par Orphée en charme terrestre de la femme auteur.

*L'instance des lettres juge les balbutiements de l'écrivain naissant à la célébrité :  
« C'est un bon début, peut mieux faire... »*

La critique se fait dure en instaurant une grille d'évaluation spécifique à l'autobiographie. Cette grille prend en compte une situation de communication et des enjeux différents, ce qui isole implicitement le récit de vie du reste de la littérature.

Elle avait moins d'ambition et, partant, moins de difficultés à vaincre dans ce texte, qui a le ton de la chronique et ne se cache guère d'être une autobiographie<sup>3</sup>.

L'anaphore de l'adverbe « moins » stigmatise davantage encore la recherche de la facilité ; la critique retombe dans l'illusion réaliste d'une écriture saisissant le réel brut. Quant à l'expression « ne se cache guère », elle sous-tend pernicieusement la possibilité d'une honte liée à cette écriture de la facilité.

Dans un registre satirique, l'on se permet même de filer l'image choisie comme titre par l'auteure, pour l'utiliser à des fins moqueuses : « Gelée au point de ne pouvoir quitter - pas encore - les rivages de l'autobiographie. Ce qui ne l'empêche pas d'écrire sacrément bien<sup>4</sup>. »

Certes, le propos est atténué par le contenu de l'adjonction parenthétique et de l'hyperbate, mais le détournement initial de l'image domine, les éléments secondaires faisant en réalité saillir les imperfections par le biais de la perfectibilité suggérée. Quant à l'adverbe familier « sacrément », il laisse planer une perplexité d'interprétation.

## **1 - 2. Une critique de l'utilité en lieu et place de la critique des beautés**

Ce point de vue dominant que nous venons d'analyser à travers quelques exemples

a pour corollaire une minimisation de l'importance esthétique de l'oeuvre. Il se produit en effet comme une substitution de valeurs : les valeurs-étalons traditionnellement utilisées par la critique pour les grands auteurs ou écrivains reconnus, commutent avec des sous-valeurs, lesquelles, même validées au regard de l'oeuvre, ne pourront certifier un plein statut d'auteur. Ces valeurs tournent autour de la condition féminine, avec les idées de porte-parole, message, témoignage ; on s'extasie selon des critères qui n'apporteraient qu'un filet de gloire aux auteurs masculins : jugeons-nous l'autobiographie masculine à l'aune de la portée de son message diffusé aux congénères masculins ou à la qualité morale de l'expérience vécue avant d'être racontée ?

### *Une femme parle aux femmes*

Si l'on fustige l'écrivain, on loue à bon compte en revanche les mérites de l'oeuvre, et cela tout spécialement bien sûr dans la presse dite féminine. Ainsi trouve-t-on ce genre de mise en valeur d'une démarche rédemptrice :

La romancière, Annie ERNAUX, se libère aussi de la honte de ses origines modestes dans *Les Armoires vides* et *La Place* (Gallimard). En exposant sur la place publique, par la création littéraire, les motifs de sa secrète souffrance d'enfant, elle s'en est libérée<sup>5</sup>.

Ailleurs on insiste plus nettement sur le schéma de communication spécifique d'un livre fait par une femme pour les femmes ; qu'il s'en écarte constitue un événement. Dans ce champ circonscrit, l'oeuvre trouve son écho et semble satisfaire aux plus hautes visées qu'elle aurait pu espérer : c'est ainsi que *La Femme gelée* se retrouve envisagé comme :

Un livre où toute femme se reconnaîtra à un moment ou à un autre de sa vie et que je conseille aux hommes qui commencent à être saturés par des formules telles que « la société patriarcale », « l'oppression des femmes » ou « l'aliénation des mères », et même à douter de leur contenu<sup>6</sup>.

Le luxe consiste en une acceptation de lecteurs masculins au sein d'un lectorat préjugé féminin.

Dans la presse régionale, l'oeuvre est immédiatement cataloguée au nom du chromosome coupable. *Presse informations* renchérit sur le qualificatif :

Romans féminins : la littérature féminine se porte bien si l'on en juge, du moins, par le roman ; en cette mi-saison, les femmes montent au créneau avec une vigueur particulière et, souvent, avec une étonnante réussite<sup>7</sup>.

La capacité du critique à « s'étonner » en dit suffisamment sur la question de la reconnaissance littéraire des écrivaines. Dans le même temps, *Le Petit Bleu de Lot-et-Garonne* renoue avec une formulation distinguée et désuète : « ouvrages de dame<sup>8</sup> ». Et de renchérit sur la lutte des sexes avec une hargne mal maîtrisée :

Elles envahissent la littérature. J'aimerais des statistiques. Je parie qu'elles publient davantage que les hommes. C'est fou ce qu'elles tricotent de la

plume.

Mallet-Joris Françoise, Vautrin Denyse, Annie Ernaux.

Eh bien, nous y voilà ! On déteste les hommes, tous les hommes, uniquement parce qu'ils sont des hommes.

Vous voyez la suite. Ça empire. De la détestation de l'homme, on passe au refus d'aimer. Sinon, « elle serait perdue ». Aimer rend aveugle. Finies les belles coulées du style râleur, vengeur !

Moi, le livre me tombe des mains.

Dans ce discours suffisant, les écrivaines sont désignées au mieux par un pronom personnel collectif accusateur, au pire par un pronom personnel indéfini donnant l'effet d'une masse compacte. Notons le contraste de ces désignations avec le « Moi » final au référent si bien délimité ! Nous retiendrons également le côté délicieusement rudimentaire de l'expression « tricoter de la plume »...

### *Le déni de littérature*

Il est terrible de constater que même les plus vifs éloges reposent parfois sur une méprise d'objet. L'on aperçoit ici un cercle vicieux de la critique qui enferme l'auteure et son oeuvre dans une valorisation détournée. Oui, la lecture de l'oeuvre ne laisse pas indifférente la lectrice ni même le lecteur. Mais l'effet est associé à la découverte d'une expérience brute. A la limite, la littérature devient véhicule accessoire d'une révélation sociologique.

Depuis que les femmes prennent la plume pour parler d'elles, on a eu l'occasion d'en entendre de toutes les couleurs et sur tous les tons. On passe du mélo-sentimentalo-confidences aux revendications. Annie ERNAUX a opté pour la biographie psychologique.

Attention, ce n'est pas le divan de Freud, bien qu'on n'en soit pas loin, mais ce ne sont pas ses phantasmes que raconte la narratrice, seulement les petites choses de sa vie depuis sa plus lointaine jeunesse pas tellement tendre. [...].

Ce regard terriblement incisif constamment ponctué de réflexions sensibles, d'impressions fortes, de malaises aigus n'est pas seulement le ras-le-bol personnel devant une situation donnée, particulière, issue d'un comportement qui logiquement peut faire naître un tel sentiment.

C'est justement là que se situe la puissance du roman, il atteint la majorité des femmes avec cette seule restriction que chacune ne réagit pas de la même manière devant des faits identiques. [...]

Celles qui craignent une remise en cause d'elles-mêmes doivent s'abstenir de la lecture car on n'en sort pas indemne, c'est garanti, mais il serait bien quand même d'avoir ce courage. Quant aux maris on voudrait leur donner plus qu'un conseil de lecture... autant savoir<sup>9</sup> !

Dépassons à présent cette première confrontation-affrontement pour analyser de plus près les détours et le style de cette critique.

## **2 - Les méandres d'un malaise critique face à l'écrivain Annie ERNAUX; Stylistique d'une prose désorientée**

Au-delà du discours infantilisant ou du commentaire de l'utilité, la voix critique se

fait parfois héraut d'une injure ressentie, ou en réaction opposée nous ramène vers la solution aporétique du mutisme.

## 2 - 1. La virulence, la critique agressive du « rentre-dedans »

Au petit jeu du chamboule tout littéraire, la critique la plus cinglante gagne ses galons au prix de raccourcis dirimants ou d'intertextualité corrosive.

### *Raccourcis*

Après avoir lu le titre, on s'en doute : il ne peut s'agir que d'un livre sur la condition féminine. Roman ? Plutôt récit autobiographique d'une femme qui fait le bilan de sa vie. Une vie pareille à bien d'autres femmes qui n'ont pas eu, cependant, la chance d'avoir épousé un « cadre », ce qui lui permet de s'habiller chez Cacharel ou Rodier, et d'avoir fait des études universitaires qui lui donnent un travail d'enseignante et la possibilité d'avoir une aide-ménagère.

Dès lors, de quoi donc peut-elle bien se plaindre cette femme gelée ? Eh ! bien, de passer le plus clair de son temps à élever ses enfants et de tenir le mieux possible son ménage. Bien sûr, ce n'est pas toujours « folichon » de changer le bébé, de donner le biberon, de se lever la nuit quand il pleure, de recoudre les boutons à la chemise du mari, de faire les courses et de préparer les repas.

Mais, à l'heure actuelle, rares sont les jeunes foyers où les tâches ne sont pas équitablement réparties et de plus en plus nombreuses sont les femmes qui ont trouvé, les études aidant, un certain épanouissement dans le travail. [...].

Beau récit, certes, écrit dans un style clair et réaliste, par un professeur de lettres qui semble regretter d'avoir vécu à une époque par trop rigide et rigoriste. Le cri d'une femme qui n'a pas pu se réaliser pleinement et n'a trouvé que sa plume comme exutoire.

Sans réussir à faire toujours le partage du feu<sup>10</sup>...

Choquant : une critique se transforme en leçon de morale plus ou moins implicite à l'égard de la femme (qui écrit). Le fait qu'elle écrive est secondaire, la démarche de publication, la recherche esthétique n'affleurent nullement dans cette vision qui superpose et même confond auteur, narrateur et personnage, trois notions étroitement imbriquées dans le genre autobiographique et créant une instance énonciatrice polyphonique complexe, mais qui se doivent d'être séparées par l'analyse ! Remarquons la périphrase définissant l'oeuvre comme « récit autobiographique d'une *femme qui fait le bilan de sa vie* » et à nouveau l'assimilation « femme *gelée* ». Ce qui peut paraître le plus discutable est sans doute le niveau de langue choisi pour traiter du thème de l'oeuvre, ainsi que le ton condescendant. Dès l'amorce, la négation restrictive rétrograde le livre à un rang subalterne, cela même si l'intention première est autre, et même s'il s'agit dans un premier temps d'une affirmation de certitude. L'hyperbate « sans réussir à faire le partage du feu » assène le coup de grâce, mise à mal de l'auteur après une compassion de mauvais aloi. Et à nouveau la négation restrictive, rédhitoire « n'a trouvé que sa plume comme exutoire ».

### *Antonomase crucifiante*

Le point commun essentiel entre les deux critiques que nous allons aborder à présent est l'assimilation d'Annie ERNAUX au personnage de Flaubert, Emma Bovary, ou à l'une de ses parentes, cela avec la plus grande irrévérence et même arrogance. Dans la critique suivante, la ronde des appellatifs nous a paru digne d'intérêt : l'on y passe de « l'écrivain Annie ERNAUX » à « la petite Annie », « Mme Annie ERNAUX » puis « Annie ERNAUX », avec en marge une réflexion sur les je minuscule et majuscule.

L'écrivain Annie ERNAUX, qui est à l'écoute attentive de la petite Annie, insérant dans le texte des petits passages où le « Je » perd sa majuscule - on ne sait pas très bien pourquoi mais, n'en doutons pas, il y a certainement une excellente raison à cette coquetterie typographique -, fait ses comptes de douleurs et de mésaventures. Enfin bref, tout cela est triste et banal comme nos amours perdues. Dieu merci, Mme ERNAUX écrit maigre, ce qui, à l'occasion, lui permet d'être un tantinet obscène. Ce n'est pas très gentil d'être méchant avec le petit livre d'Annie ERNAUX, aussi charmant qu'inutile. Mais que voulez-vous, elle n'avait qu'à pas jouer à la petite-nièce de Mme Bovary<sup>11</sup>.

Nous retrouvons la stratégie d'infantilisation décrite plus haut, portée par un discours hypocoristique, enrichie d'autres procédés de péjoration tels les faux éloges ou compliments inversés, les phrases à chute, la modalisation dénigrante, l'instauration d'une complicité avec le lecteur contre l'auteur, le choix du registre de langue en pseudo-miroir de l'oeuvre critiquée, avec l'idée implicite de s'abaisser pour se mettre au niveau, ainsi qu'une recherche d'effet satirique où le critique se place en amuseur.

Un autre regard outré sur l'oeuvre consiste en une réponse à un prétendu défi. L'oeuvre est alors prise comme une provocation qui justifie un ton agressif en retour.

Dans le « Oui, j'ai fait ça », l'héroïne reconstitue après coup son histoire de femme séduite sur le mode de la constatation étonnée, dans un pur inventaire des faits et des comportements qui s'affiche volontiers comme un défi au moralisme ambiant, habilement rédigé dans un style aussi neutre que possible. C'est l'écriture qui renverse les signes de la catastrophe finale, transformant l'abandon en une sorte de victoire personnelle de la femme séduite : ainsi brisée sa passion restera intacte, à l'abri de toute usure. La nouvelle Emma porte témoignage de son exceptionnelle aventure, ineffable d'ailleurs par bien des aspects, et transforme en art littéraire la chronique minutieuse de ses égarements. Rodolphe la traitait comme une chienne? Emma n'a pas peur de le dire. Au contraire, elle prend garde à ne rien cacher des humiliations désirées, des platitudes quotidiennes, des petites superstitions et des faiblesses inouïes qui constituent la trame héroïque du récit, tout en favorisant une large identification. Résumé à une série d'aveux expressifs, le scénario s'articule ainsi : « pendant x mois je ne sais pas ce qui m'a pris, j'en étais arrivée là, j'étais tombée bien bas mais c'était incroyablement intense et j'aimais ça, j'en suis revenue, mais je ne suis plus la même et je ne regrette rien ». C'est *Passion simple* d'Annie ERNAUX<sup>12</sup>.

Dès l'abord, la valeur est biaisée puisque associée à la provocation et à la fierté d'une expérience, exilant les enjeux de l'écriture dans des terres lointaines, au-delà du continent de la critique. A la femme démoniaque on reconnaît la ruse d'un ouvrage « habilement rédigé » ; mais là encore, l'éloge apparent n'est qu'un détour pour mieux faire savourer le fouet d'une critique dont la bascule tangible est marquée par l'interrogation rhétorique : « Rodolphe la traitait comme une chienne ? » A partir de là, on nous donne à lire une réécriture sans complexe de l'oeuvre sur le mode d'une radicalisation impitoyable. On peut ici reconnaître les effets redoutables de la diasyme, variété d'ironie très puissante.

## 2- 2. La perplexité, la gêne, le silence

Quand elle n'invective pas, la critique adopte une position en retrait, signe toujours de sa déstabilisation. Ni indifférence, ni avis pondéré : Annie ERNAUX suscite des réactions extrêmes. Soit l'analyse du style phagocyte le propos sur l'oeuvre, soit la louange de la témérité accapare le commentaire.

### *Une critique du style qui élude l'incarnation du texte*

La critique favorable, souvent, rattache l'oeuvre à une imagerie fondatrice, selon laquelle un auteur sublime, éthéré, se substitue à l'auteur de chair et de sang.

A l'opposé d'un pseudo-lyrisme « féminin » qui ailleurs exaspère si souvent, Annie ERNAUX se veut absente de cette écriture descriptive, énumérative, ascétique, et par là même se donne une présence poétique irrécusable. On la touche. Elle est nue. Elle a parlé pour tous<sup>13</sup>.

Cet exemple esquisse un absolu, avec la disparition pure et simple de la personne à l'origine de l'écriture. Quel paradoxe pour une oeuvre autobiographique ! Quel bel éloge aussi que cette commutation de l'absence avec la « présence poétique ». Finalement, les derniers mots renouent figurativement avec la dimension charnelle, et dépassent l'aporie grâce à une sorte d'identité universelle. Cependant, à ce beau mythe du discours pour tous, Annie ERNAUX préfère l'image d'une voix non pas universelle mais collective. Tel est son propos quand elle est interrogée sur la question par Frédéric-Yves Jeannet dans *L'Écriture comme un couteau*. De l'abstraction ou de l'idéal d'une communication-communion avec tous les lecteurs, on en revient à une mesure plus concrète, plus humaine. Annie ERNAUX nous invite à considérer sa voix dans ce sens. *Elle a parlé pour certains*.

### *Une reconnaissance du courage qui occulte la dimension de l'art*

Dans l'admiration de la critique, se distingue un autre vice caché, symétrique inverse du précédent. Au lieu de louer la voix désincarnée, on encense le personnage pour une hardiesse ambiguë, mélange confus d'audace d'avoir vécu « cela » et de l'écrire, ou aplomb du geste d'écrire une expérience personnelle authentique dont la publication touche les questions de l'aveu, du tabou et de la honte. Ce phénomène entre en écho avec l'assimilation négative de l'auteure à Mme Bovary, mais sous un éclairage qui se veut positif. Considérons le cas :

Se dire féministe est une chose, avoir le courage de vivre en féministe en est une autre. Rares, malgré bien des affirmations présomptueuses et fort avant-gardistes, sont celles qui se comportent en tout comme des êtres

humains libres et non comme ces spécimens « figés » de sous-humanité si lucidement décrits par Annie ERNAUX dans *La Femme gelée*.<sup>14</sup>

D'anti-héros, l'auteure devient madone, figure, symbole d'un geste de libération qui dépasse le seuil de l'individuel. Cette mise en avant occulte la dimension créatrice de *l'écriture*. Elle ne la renie pas à proprement parler mais la passe sous silence. L'indifférence au style, pire que la critique ?

### 3 - Une voix au-dessus des autres

Dans ce concert de voix, qui idolâtre de l'émancipation féminine, qui éructante de dégoût craché, qui pâle souligne à coups d'oxymores le sublime, faisons émerger à présent la voix la plus concernée et pertinente, la voix de l'auteure en personne.

#### 3 - 1. Un auteur parle à ses lecteurs

Nous verrons ici comment l'auteure aborde l'écriture et comment elle juge les critiques.

*Motivation d'écrire : la vérité, par-delà le Bien et le Mal*

La dignité ou l'indignité de ma conduite, de mes désirs, n'est pas une question que je me suis posée en cette occasion, pas plus que je ne me la pose ici en écrivant. Il m'arrive de croire que c'est au prix de cette absence qu'on atteint le plus sûrement la vérité<sup>15</sup>.

De l'art de recentrer les problématiques dévoyées sur une piste reconnue en littérature : la fameuse question de la vérité. Vérité traquée, vérité tourment et obsession. Voilà enfin un angle d'approche décent pour approcher l'oeuvre d'un *écrivain*. Quant à la notion d'absence, elle n'est plus appliquée à la désincarnation de l'auteur mais à la métamorphose de son histoire. Autrement dit, le jugement moral de l'expérience dans ses détails contingents est rejeté au profit de la mise en perspective d'une quête du vrai, ou de l'adéquation de l'écriture au ressenti. Où l'on décale les notions utiles à l'analyse pour les remettre à leur juste place en vue d'un vrai débat littéraire.

J'ai toujours voulu écrire comme si je devais être **absente** à la parution du texte. Ecrire comme si je devais mourir, qu'il n'y ait plus de juges. Bien que ce soit une illusion, peut-être, de croire que la vérité ne puisse advenir qu'en fonction de la mort<sup>16</sup>.

A nouveau l'absence intervient mais sur un mode beaucoup plus grave. Elle devient horizon d'attente de l'oeuvre absolue qui comprend son sens en son coeur, de manière autonome et pure. Cette façon d'envisager rêveusement le destin de l'oeuvre évacue la pesanteur des critiques en supprimant la nécessité du jugement. Le verbe « advenir », fort, suppose l'accession à une plénitude existentielle de l'oeuvre. Or ce phénomène de surgissement a pour condition préalable la disparition des juges : critique néantisée, vie totale du livre. Voilà une manière de reprendre en main les rennes de la littérature et de la replacer dans le camp des créateurs.

Dans ce contexte, l'« écriture de la distance » qu'Annie ERNAUX dit pratiquer et qu'elle définit comme « l'intrusion, l'irruption, de la vision des dominés dans la

littérature<sup>17</sup> » apparaît comme une prise de pouvoir en lutte de tensions avec l'ordre littéraire établi dont les critiques semblent les garants, relais d'un conservatisme qui admet difficilement les voix subversives.

### *Retour de regard sur la critique. Le miroir du mépris*

Découvrons maintenant comment Annie ERNAUX reconduit les injures subies à la frontière de leur médiocrité.

En premier lieu, l'agacement s'attache à une considération d'ordre sémantique :

Remarquez qu'on désigne encore et toujours les écrivaines par leur sexe et groupées : « les femmes, aujourd'hui, osent écrire le sexe », « sont plus nombreuses à écrire que les hommes » - ce qui est faux -, etc. On ne lit pas, on n'entend pas les hommes, aujourd'hui, publient des livres comme ci ou comme ça » ou encore « les hommes ont obtenu tous les grands prix de l'automne » (ce qui arrive). Il y a, à l'intérieur du champ littéraire, comme ailleurs, une lutte des sexes et je vois la mise en avant d'une « écriture féminine » ou de l'audace de l'écriture des femmes comme une énième stratégie inconsciente des hommes devant l'accès de celles-ci en nombre plus grand à la littérature, pour les en écarter en restant les détenteurs de « la littérature », sans adjectif, elle<sup>18</sup>.

La théorie du complot peut sembler excessive, mais les faits sont là.

En second lieu, la notion de gêne est érigée en valeur positive dans la réception de l'oeuvre :

Si elle existe (la gêne des lecteurs mâles), je ne cherche pas à la provoquer, tout simplement parce que je n'écris pas en pensant aux hommes ou aux femmes, mais à la « chose » que je veux saisir par l'écriture. Cela dit, ce trouble ne serait pas surprenant, dans la mesure où les uns et les autres nous sommes pris dans des schémas de pensée, des imaginaires culturellement et historiquement constitués, qui attribuent aux hommes et aux femmes des rôles langagiers différents. Même si je ne cherche pas à susciter cette réaction, elle ne me déplaît pas, elle est signe d'un dérangement à mes yeux nécessaire : depuis combien de siècles les femmes trouvent-elles légitimes les représentations que donne, des hommes et des femmes, du monde, une littérature majoritairement masculine<sup>19</sup> ?

Des faits, l'écrivaine tire parti avec un art de la naïveté désarmant : comment ignorer la gêne exprimée sous toutes ses formes par les récepteurs ? Ici figure une rhétorique subtile du détour et de la raillerie. On y lit implicitement un clin d'oeil narquois à la capacité d'offuscation masculine et l'accusation d'un manque de lucidité sur ce qui fait la motivation de toute écriture. On y reconnaît aussi le double discours de la déclaration d'innocence et de la satisfaction d'avoir heurté. Ainsi sous les apparences d'un discours féministe basique dont les détracteurs se plairaient à démonter les rouages éculés, pointe une ironie qui retourne discrètement les armes contre l'assaillant.

En troisième lieu enfin, se dessine le message selon lequel l'or est sous la boue,

disons plus prosaïquement qu'une certaine dose d'avanie assure un poids d'existence à l'oeuvre :

Il faut bien dire qu'être dédaignée ou insultée par certaines instances du champ littéraire médiatique me paraît logique et me renforce complètement dans ma démarche d'écriture. Ces instances ne sont jamais plus promptes à encenser un livre que lorsque ce dernier ne dérange pas - à moins que, tout simplement, son auteur ne fasse partie de ce champ et ne lui donne continuellement des gages d'appartenance<sup>20</sup>.

Cette dernière allégation fait saillir une contre-valeur et nous confirme dans notre hypothèse initiale d'une lutte pour la reconnaissance. La couronne d'épines se métamorphose en couronne de lauriers plus honnêtes que l'éloge.

### 3 - 2. Le dépassement des petites voix

Forte de son énergie créatrice et d'un processus d'écriture en gestation, sur lequel elle porte un regard lucide, critique, ouvert, Annie ERNAUX distance la critique pour saisir le lecteur à l'épicentre de sa sensibilité et l'altérer durablement.

*Atteindre le lecteur idéal en brisant les voix intermédiaires*

La notion de seuil est très prégnante chez Annie ERNAUX. Il va de soi que son discours sur la critique demeure ambigu, dans la mesure où cette dernière sert son désir avoué de transgression des limites. Franchissement de la barrière sociale, quand elle évoque son appropriation d'un langage qui n'est pas le sien originel, ou qu'elle affirme : « J'ai fini de mettre au jour l'héritage que j'ai dû déposer au seuil du monde bourgeois et cultivé quand j'y suis entrée<sup>21</sup>. » Violation des tabous avec le récit de son avortement ou de sa métamorphose en pur être sexuel... C'est alors qu'intervient la manipulation où l'obscénité est déplacée de l'oeuvre à la critique. Témoin, ce propos qui place l'oeuvre au-dessus de la question de l'impudeur : « Il m'a semblé que l'écriture devait tendre à cela, cette impression que provoque la scène de l'acte sexuel, cette angoisse et cette stupeur, une suspension du jugement moral<sup>22</sup>. »

Quant aux petites voix qui dénoncent une démarche nombriliste, une écriture de décharge du Moi, voici la seule réponse qu'elles peuvent attendre de l'auteure :

Que des lecteurs expriment souvent leur croyance qu'écrire revienne au même qu'une psychanalyse, surtout s'il s'agit d'une écriture autobiographique, me paraît participer d'une espérance et d'un malentendu<sup>23</sup>.

Le terme d' « espérance » ici renvoie la critique à ses propres attentes contrariées. L'illusion repasse du camp de la création à celui de la réception.

*Vers une voix libérée. Nouveau réalisme. Effacement du sexe contre sexe exhibé*

La voix, libérée de sa gangue, qu'avaient pourtant méticuleusement constituée les critiques, propage désormais avec sérénité un message vivant et fort. La question du sexe de l'auteur aujourd'hui dépassée, les véritables enjeux se révèlent et le lecteur devient disponible à l'appréhension d'un nouveau réalisme.

Paradoxalement, c'est au moment où elle se débarrasse de son identité sexuelle que l'écrivaine va pouvoir le mieux affronter le tabou du Sexe et accomplir la conquête d'un espace d'écriture où va se déployer un rapport cru, violent et rigoureux au ressenti du monde. C'est ainsi que nous pourrions lire, sous sa plume qui préfère pénétrer les sensations du réel au lieu de le tricoter, ces phrases creusées au sillon du vivant, et qui appellent chez l'auteure la réflexion suivante : « Le geste d'écrire [...] n'est peut-être pas si différent de celui de planter des aiguilles<sup>24</sup>. »

\*

En conclusion de cette réflexion qui nous a conduite à sonder des critères paradoxaux visant la légitimité d'un auteur et la littéarité d'une oeuvre, nous avons voulu esquisser un réseau de contre-valeurs qui dispose de ses règles propres et, en transgressant l'ordre établi, atteint un renouveau poétique, au sens d'une refondation du langage et de la communication littéraire.

Au-delà des polémiques insipides, la voix libérée est celle qui ne renie pas son sexe mais qui pour dépasser les préjugés l'exhibe en valeur absolue et le fait entrer dans le cercle essentiellement masculin de la littérature. Ainsi trouve-t-on dans l'oeuvre d'Annie ERNAUX la métaphore de l'acte sexuel comme action de l'écriture ardente et vraie qui secoue le lecteur ; ainsi de même l'image de l'engendrement se file au vent de la réussite littéraire :

Au bout du compte, le label, le genre, n'ont aucune importance, on le sait bien. Il y a seulement des livres qui bouleversent, ouvrent des pensées, des rêves ou des désirs, accompagnent, donnent envie d'écrire soi-même parfois<sup>25</sup>.

## Notes

- 1  FREMON, Jean, *Les Nouvelles littéraires*, 8 avril 1974.
- 2  TOMASINI, Ph., *Le Messenger*, Thonon, 7 juin 1974.
- 3  RINALDI Angelo, *L'Express*, 21 au 27 février 1981.
- 4  COURCHAY, Claude, *Le Monde des livres*, 27 mars 1981.
- 5  BERNHARDT, Lilian, *Modes et travaux*, n°1139, octobre 1995.
- 6  DE VILAINE, Anne-Marie, « "Féminisme, une certaine différence" », *Le Nouvel Observateur*, 15 août 1981.
- 7  *Presse informations*, 1er mai 1981.
- 8 

FEILLE, Pierre, « "La Chronique littéraire" », *Le Petit Bleu de Lot-et-Garonne*, 13 mai 1981.

<sup>9</sup>  LORENT, Claude, *La Nouvelle Gazette*, Namur, 23 avril 1981.

<sup>10</sup>  M.C., *La Cité*, Bruxelles, spécial week-end 28-29 mars 1981.

<sup>11</sup>  JOSSELIN, M., « "La vie est un roman ou comment dans *Passion simple* Annie ERNAUX se prend pour la petite-nièce de Madame Bovary" », *Le Nouvel Observateur*, 9 janvier 1988.

<sup>12</sup>  DE BIASI, Pierre-Marc, « "Séduite et abandonnée". Les Emma 1992 », *Le Magazine littéraire*, 1992.

<sup>13</sup>  ROBIN Anne, « "Libre" », *V.S.D.*, 30 janvier 1988.

<sup>14</sup>  FONTES, Geneviève, « "Femmes, Solitude et conquête de soi" », *Tumulte*, n° 10, juillet 1982.

<sup>15</sup>  ERNAUX, Annie, *L'Occupation*, Gallimard, « Folio », 2003, p.40.

<sup>16</sup>  ERNAUX, Annie, *L'Occupation*, *op. cit.*, p.11.

<sup>17</sup>  ERNAUX, Annie, *L'écriture comme un couteau*, Stock, 2003, p.79.

<sup>18</sup>  *Ibid.* p. 104-105.

<sup>19</sup>  *Ibid.* p.105-106.

<sup>20</sup>  *Ibid.* p.109-110.

<sup>21</sup>  *Ibid.* p.111.

<sup>22</sup>  *Ibid.* p.12.

<sup>23</sup>  *Ibid.* p. 59-60.

<sup>24</sup>  ERNAUX, Annie, *L'Occupation*, *op. cit.*, p.36.

<sup>25</sup>  ERNAUX, Annie, *L'écriture comme un couteau*, *op. cit.*, p.56.